



Le temps n'est pas à la résignation il est à l'invention¹

Yves BEAL, auteur, formateur et animateur d'ateliers d'écriture
Collectif Les Passeurs

“La question de l'éducation nouvelle est la plus grande du temps présent. Elle n'est et ne doit être rien moins qu'une réforme de la vie profonde, analogue à celle du XVI^e siècle. Une puissante hérésie qui renouvelle les forces vitales de l'humanité. Les civilisations d'Europe et d'Amérique étouffent sous la gaine d'idées pétrifiées, de préjugés mortels. L'esprit est astreint, dès l'enfance, à un automatisme absurde, aux mains des gardiens d'abus. Il a un besoin urgent d'air libre et de soleil, de confiance en soi, de raison forte et sereine.”

Romain Rolland

Voilà. Un jour, une semaine, un an, une vie mais bien plutôt un instant, parfois réitéré, tu as pu vivre ce trouble inoubliable de sentir comme si ton cerveau s'ouvrait à de nouvelles compréhensions...

C'était peut-être une rencontre amoureuse, c'était peut-être aussi une rencontre avec soi-même au détour d'un-e autre, avec et contre, tout contre lui-elle ; il se peut même que cette rencontre se soit produite grâce à la médiation de ces constructions intellectuelles-pratiques que l'on nomme, dans mon monde social-artistique-culturel, démarches de création, ateliers d'écriture, démarches de construction ou de réinvention des savoirs de l'humanité ; il se peut aussi que cet événement intérieur se soit forgé lors d'un spectacle-anti-spectacle (par opposition à ceux que nous rencontrons trop souvent et qui rappellent que le 21^{ème} siècle se rapproche à grandes enjambées libérales du « panem et circenses » de l'empire romain avec son lot de fascination-fascination sur scène et ses intermèdes cocacolesques aux entractes) ; il se peut même qu'un ou une de ces fous d'humanité, artistes-protagonistes, ait même réussi à t'entraîner à en inventer à ton tour, comme ça au détour d'un projet, juste pour qu'à ton tour, tu deviennes aussi passeur de ces valeurs qui donnent encore de l'avenir à l'espèce, qui nous font trouver insupportables que trop de nos potentiels ami-e-s du bout du palier, du bout de la rue, du bout de la ville, du bout du monde, trop de connu-e-s et d'in-

connu-e-s se voient privés de ces outils qui font penser libres égaux et frères.

Le temps n'est pas à la résignation, il est à l'invention. Et nous avons tous et toutes besoin les uns des autres pour oser une humanité qui est plus que jamais niée, bafouée, piétinée par les puissants.

« C'est la crise », entends-je de toutes parts, « et les budgets à la baisse rendent frileux les organismes subventionneurs, les collectivités... et les programmeurs ». Pourtant, c'est toujours un choix que d'oser, comme on ose un 1^{er} pas, mettre un bulletin dans l'urne pour dire non à... tant de choses mais surtout à une culture-marchandise. Pourtant, c'est toujours un choix que d'oser, comme on ose un 2^{ème} pas, ne pas s'en laisser compter, descendre dans la rue, manifester, élever la voix pour empêcher une expulsion, une injustice, une exclusion, un arbitraire... une culture au rabais. Pourtant, c'est toujours un choix que d'oser, comme on ose un 3^{ème} pas, se rassembler, se réunir, se rapprocher par tous les moyens possibles, sortir du face à face mortifère avec la télévision, parler à son voisin, à son collègue, échanger ne serait-ce qu'un sourire avec toute personne rencontrée, la reconnaître comme personne, ici et là, dans ces lieux de compréhension du monde et de culture vivante que devraient être les théâtres, les salles de concert, les musées, les bibliothèques... Pourtant, c'est toujours un choix que

1. A partir d'une intervention dans le cadre du FITA (Festival International de Théâtre Action)

d'oser, comme on ose un 4^{ème} pas, le pas de côté, presque dans la marge, et se retrouver ici à ... plutôt qu'à... ou à... dans ces festivals-supermarchés dont les programmations ou plutôt les « invitations à consommer » peuvent même sembler être « à gauche »... Ici, comme à Uzeste Musical, chaque lieu de culture devrait toujours être un contre-lieu pour que la culture se réinvente toujours comme contre-feu, et

que chaque programmeur puisse affirmer comme Bernard Lubat : ici, « on t'entretient et on te contre-point, on te divertisavertit, on te déplace les bornes, on te pile-poil-gratte, on te conduit, on te donne rendez-vous, on te donne des nouvelles, on te fait décoller l'étiquette... on te demande pour qui tu votes... ».

Pourquoi il ne suffit pas de consommer de l'art, pourquoi il est urgent de se hâter vers un « tous créateurs ! »

« **Ça va le monde ?!** » C'est le titre de la lecture-concert que nous proposons, depuis 2006, avec le collectif artistique mouvant « les passeurs ».

Dans une société qui met aux oubliettes un nombre croissant de celles et ceux qui la composent, question : Ça va le monde ? Evidemment, non... tant croissent les inégalités et les injustices, les profits et les misères...

Exclamation : Ça va le monde ! Oui, quand nous tous, réunis ici, dans ces lieux de conspiration des égaux (et non des ego) que devraient être chaque théâtre, chaque salle de concert, chaque musée, chaque MJC ou bibliothèque... nous constatons nos convergences philosophiques, découvrons nos multiples actions de terrain dans lesquelles nous voyons des hommes et des femmes, brisés par le modèle social dominant, se redresser, retrouver de la dignité et trouver, par le moyen d'une aventure artistique, le sens de la lutte, le sens de la vie.

Je vais partir d'abord des champs d'action et de création sur lesquels je travaille depuis près de trente années : la poésie et l'éducation. Je pense vous y faire entendre un point de vue sur la relation entre art et société, un point de vue qui place au cœur de cette relation non seulement la nécessité de créer mais également l'urgence vitale pour l'humanité du partage des dessous de cartes de la création, afin que chacun et tous prennent conscience de potentialités insoupçonnées.

« **La poésie doit être faite par tous, non par un** » écrit Lautréamont. On pourrait remplacer la poésie par le théâtre, la danse, la musique, la peinture, l'art... Regardons de plus près.

La poésie...

Quand donc cessera-t-on de considérer la poésie comme suite de mots qui riment, de faire croire à une poésie-récitation du monde.

Quand donc cessera-t-on de réduire la poésie au poème, au lai, au madrigal ou au sonnet, à un art du langage lorsqu'il s'agit avant toute chose de regarder le monde. Pas pour le contempler mais pour l'agir, le transformer, le réenchanter. La poésie commence par « la », c'est une musique disent certains, je dis champ de bruit bruit du monde brisé rompu las il n'y a pas de colombe dans la poésie seulement une tâche de sang sur son plumage et son envol lumineux dans l'ombre des bombes. La poésie commence par « là » et si on l'attend elle change de trottoir elle est là dans le réel pas un art du langage elle est le langage la nomination de l'état des choses et leur au-delà, elle est leur lieu et leur utopie. La poésie est une surface d'échange une épilature de l'âme lisière du monde et de l'homme

En fait, la poésie (ou la musique ou le théâtre ou la danse...) est un verbe, un verbe d'action, mieux, un verbe de combat.

Aujourd'hui advient le cri. Nouvelle ère des mondes barbares. La rue profère, la rue clame, la rue vocifère, la rue vibre, la rue presse... mais l'ordre institué titube, admet le temps du cri, et persévère : le temps qui passe sur le cri, qui le cerne, l'enveloppe, tient son siège en une quelconque assemblée jusqu'à le rendre tellement permanent que le quidam ne l'entend plus – quand il l'entend – que comme ronronnement sénile ou gazouillis de jeunesse. Ecrire donc, pour rendre au cri son vrai temps, son universelle éternité, sa résonnante brièveté, un temps reconquis. Encore est-il utile de jeter l'encre sur les rages et de regarder comment elle procède pour s'insinuer dans les pores, les membranes, le grain, tatouer la mère aussi dure soit-elle.

2. « Ca va le monde ?! », lecture poétique et musicale en 3 volets mais aussi un coffret paru en octobre 2006, éd. Le Laps. Le coffret contient un recueil et 3 CD, il s'agit d'un hommage à la résistance et à ses poètes.

La poésie doit être...

Oui et sans doute est-elle déjà. Mais la poésie n'existe pas en dehors des hommes et du regard qu'ils portent sur le monde.

La poésie, c'est ce regard audacieux que Galilée porta sur un lustre qui oscillait ou celui de Newton sur une pomme qui tombait.

La poésie doit être... parce qu'elle est création par l'homme et aussi création de l'homme : création du monde. Et ce qui compte là, c'est la matérialisation d'un regard sur le monde : un regard (ou un monde) « beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ». La poésie c'est une pensée agie, c'est, comme disait ma grand-mère qui n'est jamais allée à l'école, c'est « la conscience de ce que tu as vécu et que tu voudrais ou ne voudrais pas vivre », c'est le sens de la vie. La poésie c'est une indécatesse aux disciplines bien-pensantes, une goujaterie à l'ordre établi, une grivèlerie à la rigidité des formes, un vol de pensées qui vous lève un lièvre là où s'ébat l'évidence et son cortège de « c'est comme ça, on n'y peut rien, y'a rien à faire », la poésie est une rapine du pire pour vous inviter au meilleur.

Je voudrais vous dire que mon écriture participe de l'effraction. En un moment plus reculé, je travaillai les rivages, le flux et le reflux du texte. Ailleurs ce fut l'exploration des failles, fissures et autres interstices. Aussi les masques. Je ne renie rien. Il me faut pourtant revendiquer une écriture plus engagée, plus militante, plus combattante. Il me faut revendiquer la lutte des classes de l'écriture. Vous croyez à une provocation peut-être. Vous vous leurrez. C'est l'altercation que je cherche, et avec tous ceux, écrivains ou professeurs du quelque chose à dire. C'est l'affrontement au plus haut des barricades avec tous les instituteurs de dons qui se gobergent du petit peuple crédule qu'ils façonnent à leur guise de fatalisme bien pensé quand il faudrait prendre à bras la pensée et tous ensemble tout le fatras des choses.

Une écriture plus engagée, plus militante, plus combattante, non pas dans le propos lui-même qui pourrait n'avoir que l'apparence cependant que le fond mental rejoindrait par les deux bouts l'extrême... Une écriture plus engagée, plus militante, plus combattante, dans ses dessous qu'elle met à nu, dans ses contre-pouvoirs qu'elle partage. L'écrivain qui ne dit mot de ses écarts au corps du texte, l'écrivain qui ne dit mot de ses ébats avec la langue, l'écrivain qui ne dit mot de la dynamique et de la mécanique d'accouchement du vers, l'écrivain qui ne dit mot de la lente putréfaction des mots, de leur mort agonisante et de leur languissante minéralisation et du douloureux cheminement

de chirurgien du poète qui traque au scalpel le moindre vocable comme s'il était son âme - et il l'est - l'écrivain qui ne dit mot de tout cela, qu'il soit maudit. Maudit du rapt, en conscience ou en inconscience de la transformation du monde. Se taire, c'est trahir.

La poésie doit être faite...

Là encore oui, elle doit être faite, fabriquée, produite, usinée, travaillée. Il y a forfaiture chez ceux qui avancent l'inspiration comme moteur de la poésie : ils s'abusent, ils abusent. Oui, elle doit être faite, presque extorquée, douloureusement, dans la souffrance d'une lutte sans merci contre la fatalité des choses qui semblent s'imposer à nos visions parcellaires. Oui, elle doit être faite, arrachée au jour et à la nuit, parce qu'on ne s'apprend pas facilement à voir le beau dans le laid, et encore j'insiste, car il s'agit de comprendre, prendre avec soi, arracher à l'évidence, surprendre aussi, embarquer, enflammer, concevoir. Oui, elle doit être faite à longueur de seconde, à hauteur de conscience, arrachée à « la bête immonde » qui surgit sans cesse jusqu'en nous-mêmes.

Ecrire. Ecrire pour prendre colère au bord du rire. Ecrire pour se sentir crisser comme la craie sur les cerveaux trop lisses de nos monarquiniques penseurs. Ecrire pour essayer de vivre.

Alors oui, mon écriture participe de l'effraction, de cet acte volontaire, volontairement scélérat, du bris organisé du mot comme l'on parle du bris de chaînes pour une probable évasion, pour une possible libération, pour une espérée création. Oui, mon écriture participe de l'effraction, du bris de mot, de sa fracture, de son ouverture comme on le fait d'une huître. Au couteau. Pour une ouverture délictueuse, tueuse pour l'essentiel. Oui, je peux bien l'avouer, mon intention est criminelle et je veux rendre le lecteur complice du crime : il s'agit bien de faire rendre gorge au mot, de le dépouiller tel le corps d'une femme à l'instant de l'amour afin d'en saisir toutes les armes, de le dénuder à la manière de l'électricien pour le fil électrique d'un geste simple-précis-brutal, de le vider ainsi le revolver à canon oblique qui louvoie sans uniforme du rêve au vert émoi ; il s'agit bien de violenter le mot, lui dérober le non-dit et l'inter-dit, le sortir de force de son assignation à domicile, de le pousser à légitime défense ; il s'agit bien enfin d'accepter qu'il vous pète à la gueule et vous entraîne par vengeance vers les bas-fonds de vous-même. C'est peut-être cela « l'engagement culturel d'aujourd'hui », un engagement d'être et non d'une parcelle d'être, un engagement de crise, pas de crise économique et financière, mais de crise de l'humanité qui place chacun, de sa place, en face de choix philosophiques, politiques, humains, c'est-à-dire culturels.

La poésie doit être faite par tous...

Oui, par tous car c'est de la vie dont il s'agit, du sens de la vie, disais-je plus haut. Et si donc la poésie, c'est cette manière de réenchâter le monde, presque devrais-je dire en ces temps troubles, cette manière de réenfâter le monde, il nous faut convenir, nous poètes ou nous artistes... que notre pouvoir est à partager, faute de quoi l'écrit resterait vain et nous n'aurions pas mieux fait que ces hommes politiques qui récitent, telles des litanies, les mots liberté et démocratie et ne se rendent pas compte que la masturbation, même applaudie par les foules, n'a jamais engendré que plaisir éphémère.

La poésie doit être faite par tous. Non par un

Ici le choix est offert. Au poète, artiste, acteur culturel mais aussi militant syndical, politique ou associatif, directeur de théâtre ou de salle de concert, conservateur de musée ou de bibliothèque... d'être dictateur qui fait voir le monde tel qu'il voudrait qu'il soit. Ou alors. Au poète, artiste, acteur culturel, militant... d'être procréateur et alors il ne peut se suffire à lui-même, il doit s'accoupler, se démultiplier en créant, en même temps que le poème, les conditions de la création, les conditions de la poésie, les conditions du combat de la vie, par d'autres, par tous les autres, par tous donc par nous-mêmes. Les conditions d'une « rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ». C'est peut-être cela « la démocratie culturelle ».

Après avoir posé la question de la responsabilité des acteurs culturels et du créateur à partir du champ poétique, je vais tenter de situer l'acte de création – l'art, au sens large – comme acte politique de résistance visant une transformation sociale, l'acte de création comme tentative d'exploration de la marge, la marge comme lieu d'invention... Je vais vous inviter maintenant à faire... le 5^{ème} pas sans lequel les 4 autres réunis sont condamnés à faire se répéter l'histoire.

Car aucun des 4 premiers pas n'est décisif s'il n'est pas conjugué avec les autres et avec un 5^{ème} sans lequel les 4 autres réunis sont condamnés à faire se répéter l'histoire. Ce 5^{ème} pas, c'est l'invention partout et par tous, en résistance, des outils neufs capables d'aider à transformer en profondeur les mentalités. Nous avons toujours trop tendance à utiliser les outils que les maîtres du monde ont forgés, et qui ont pénétré la moindre parcelle de nos gestes, de nos esprits... Nous pensons comme "ils" attendent

que nous pensions ; tant qu'il en sera ainsi, le libéralisme, le capitalisme, cette société qui marchandise les êtres humains, aura de belles années, car son meilleur outil, c'est nous-mêmes... Regardons-nous et osons remettre en cause nos propres fonctionnements : dans un débat récent, il n'y avait pas moins de 500 personnes à se demander « pour qui vivotons-nous ? » et en un peu plus d'une heure de « débat », il n'y avait pas plus de 15 bouches qui s'étaient ouvertes, ce qui fait au bas mot 485 bouches closes. On m'objectera sans doute que les esprits pensaient et c'est sans doute en partie vrai. Mais quel gâchis malgré tout de se priver de toutes ces intelligences. Il n'y aura pas de renouvellement de la pensée, si nous ne sommes pas capables de relever le défi « une tête qui pense, une voix qui s'élève ». Il faut rompre avec la pratique usuelle des « maîtres » qui nous fait, avec les meilleures intentions du monde, faire fermer leur gueule à 485 intelligences.

Donnons-nous les moyens, dans toutes nos structures, qu'elles soient associatives, syndicales, éducatives, sociales, culturelles, politiques, artistiques, de ville ou de village, d'école ou d'entreprise..., donnons-nous partout les moyens d'inventer partout dans les marges, regardons ce qui s'invente déjà, échangeons, apprenons à repérer ce qui germe de neuf même (surtout) quand cela ne correspond pas à la façon habituelle, routinière, de penser et d'agir... Délivrons-nous de nos habitudes. Interrogeons le moindre de nos gestes, de nos actes, demandons-nous ce dont il est porteur, s'il est cohérent avec les valeurs que nous portons, avec l'espérance que nous avons pour l'humanité. Faisons-le ensemble, mélangeons les appartenances et les non-appartenances, oublions les étiquettes, ne gommons pas nos différences car elles nous enrichissent, sachons reconnaître nos ressemblances, appuyons-nous les uns sur les autres, **travaillons à résister, à créer.**

Pour le dictionnaire, la marge, c'est le bord, l'espace blanc autour d'un texte, la latitude dont on dispose entre certaines limites, la marge de liberté, la marge de réflexion. Mais qui décide des limites ?

Pour le dictionnaire, la marge, c'est la possibilité d'action entre une limite théorique, absolue, et une limite pratique, la marge de tolérance, la marge de sécurité. Il y aurait donc forcément des limites mais le risque, quand on applique strictement cette définition aux champs de la société, de l'économie, de la politique, de la culture, ne serait-il pas de faire se rapprocher de plus en plus la limite théorique et la limite pratique : plus question de rêver, d'ailleurs les utopies (sous-entendu, à l'est) se sont effondrées, la nourriture est macdonaldisée et la culture est staracadémisée... le risque donc ne serait-il pas de céder à la fatalité, une

pseudo-fatalité inscrite dans la norme du dictionnaire, dans la norme des gens bien-pensants qui ne pensent jamais hors du cadre... et ces gens, où ont-ils été « formés », « conformés », « formatés » à penser ainsi... sinon à l'école ou dans « l'école reproduite » qu'est le syndicat, le parti, l'association, le théâtre, le musée, ou la compagnie artistique.

Avoir de la marge, c'est avoir de la distance pour manœuvrer, avoir des possibilités d'action. Encore ne faut-il pas être englué dans ce que les Africains appellent « les outils du maître » qui ne peuvent en aucun cas servir à détruire « la maison du maître ». Car à utiliser ces mêmes outils, la soi-disant pédagogie qui n'est en fait qu'une litanie religieuse de prétendus experts, de pseudo explications qui n'en finissent pas de nous dire comment il faut penser, comment il faudrait agir... mais contiennent dans leur mode même d'expression le « comment il faut nous résigner, comment il faut nous soumettre à la voix, à la voie, de ceux qui savent ». Il nous faut rompre avec le pseudo-atelier où on ne fait qu'écouter la bonne parole car on retiendra plus facilement le fait qu'on a écouté dans la docilité et l'ennui que le contenu même du discours, fut-il « révolutionnaire ». Il nous faut revenir à ce que doit être un atelier : un lieu où l'on fait, où l'on fabrique, où l'on élabore chacun et tous, ensemble. Il nous faut rompre avec un débat qui laisse des dizaines de sans-voix. Il nous faut multiplier les formes qui donnent visages à la création par tous, à tous les étages du processus, de l'organisation à la mise en œuvre. Il nous faut rompre avec la barbarie de la « société du spectacle » pour une culture neuve qui s'invente dans une éducation nouvelle, vitale à tous les âges de la vie, celle qui invente les preuves - sans cesse fragiles et sans cesse à éprouver à nouveau - de ce « tous capables, tous chercheurs, tous créateurs » non pas dans le discours fut-il généreux, mais dans la réalité concrète de chacun-e, dans ses chairs et son cœur, dans son esprit.

Etre en marge, c'est être à la limite ou à une distance plus ou moins grande hors de la limite. Vivre en marge, cela prend un double sens selon que cela a été décidé ou que c'est subi. Le marginal est aussi bien celui qui a été marginalisé, qui est mis dans la marge de la société à son corps défendant, qui est exclu du système parce qu'il est considéré comme accessoire, secondaire... que celui qui décide d'agir en marge du rouleau compresseur idéologique de la société et qui donc a besoin de se relier à tous les marginaux qui pensent qu'un autre monde est possible et à tous les marginaux à qui on fait croire qu'aucun autre monde n'est possible et qu'on laisse sur le carreau. A nous de décider pour nous-mêmes bien sûr mais aussi ensemble d'inventer dans nos marges, les outils d'une marge revendiquée, les outils d'une prise de conscience, afin que d'autres s'en emparent et inventent eux aussi dans les marges, y compris les nôtres, s'inscrivent en résis-

tance, à contre-courant de ce qui semble le fleuve dominant... en marge des pratiques dominantes d'individualisme qui font croire que le bonheur, c'est de "sauver sa peau"... en marge des pratiques de soumission à celui qui a le pouvoir, à celui qui a le savoir, à celui qui a l'argent, à celui qui... en marge des pratiques de compétition où l'autre est toujours un adversaire à battre... en marge des pratiques de fatalisme où un soi-disant "réalisme" prévaut sur le rêve et l'invention... en marge des pratiques de marchandisation qui transforme chaque individu, enfant comme adulte, en client-spectateur-usager-consommateur-actionnaire... en marge des systèmes, en marge de la formation classique, en marge des institutions, fussent-elles celles que nous créons nous-mêmes...

Et d'abord, aujourd'hui,
explorons ce qui naît, ce qui est déjà né, ce qui s'invente hors cadre assigné, ce qui s'ouvre comme chemin neuf dès lors que l'on ne suit plus les rails tracés par d'autres...

Qu'as-tu fait au musée, au cinéma, au concert aujourd'hui ? Qu'as-tu fait au meeting, à la manifestation, aujourd'hui ? Qu'as-tu fait à l'école, au lycée, aujourd'hui ? Ingurgité les causes de la guerre de 14, la structure de l'ADN, le préterit ou l'alexandrin... Écouté tranquillement le secrétaire général, accepté son analyse, intégré son discours, bu ses paroles... Contemplé le beau désigné par le conservateur, avalé sans discernement l'image et le son, admiré le chef et la baguette du chef, le leader, la star... Applaudi au spectacle choisi pour toi, pensé pour toi, joué pour toi... Tu t'es assis. Tu t'es tu. Tu as écouté les explications. Tu as écrit ce qu'on te disait d'écrire. Tu as écouté. Tu as répété. Tu n'as pas compris ; on t'a expliqué de nouveau. Tu as levé la main pour répondre à la question. Tu as demandé à ton voisin. Tu t'es fait punir. Ou bien invectiver, vilipender, engueuler. Ou bien féliciter, congratuler, flatter. Le "maître" t'a grondé ou il est venu t'aider. Tu as répété, bien comme te l'a dit le maître. Tu as fait un contrôle. Tu as fait deux contrôles. On t'a rendu un autre contrôle. On t'a prévenu du prochain contrôle. Depuis que tu es à l'école, tu as fait plus de 1000 contrôles. Pendant ce temps, les professeurs, eux, ont passé plus de temps à te corriger qu'à préparer des cours. La dose d'évaluation qui t'a irradié, t'a inoculé, malgré toi, l'esprit de concurrence et de compétition qui sont au fondement des valeurs libérales ; la compétition qui fait moins bien apprendre. Au spectacle, c'est tout comme. De toute façon, tu n'as pas les clefs, pour voir, pour lire entre les lignes ou les images, pour décoder. On ne t'a pas puni, tu t'es puni toi-même. En profondeur, de l'intérieur, ressassant ce que ton éducation familiale, scolaire, médiatique, culturelle a entassé en toi : « tu ne sais pas, ce n'est pas pour toi ; à la rigueur tu peux faire semblant, mais au fond de toi, tu sais bien que tu n'es

pas peintre, ni acteur, ni musicien, tu es simplement incapable ». Et quand les « de gauche », enseignants, artistes, programmeurs, parents... te serinent de faire, de dire, de... tu prends sans comprendre, simplement avec mauvaise conscience et culpabilité.

Mais tu n'es pas à l'école seulement pour apprendre ! Et tu ne viens pas seulement au théâtre ou au concert pour te divertir, c'est-à-dire te détourner du réel !

La compétition apprend la compétition, elle prépare à la vie libérale qui est une compétition. Pour te préparer à la soi-disant "égalité des chances". L'égalité des chances est un mot mensonger. C'est le contraire de l'égalité. L'égalité des chances c'est une course pour quelques places dans l'ascenseur social (qui est en panne d'ailleurs). Un ascenseur où ne montent que les gagnants, ceux qui réussissent individuellement parce que d'autres échouent. L'égalité des chances c'est chacun-pour-soi dans la vie, comprise comme une compétition individualiste. Et lorsque tu as bien appris la « vie libérale », tu es prêt à sa reproduction y compris à ton corps défendant, à ton esprit défendant. Tu peux penser « de gauche » et agir « de droite ». Tu peux t'évertuer à donner la parole et dans le même temps tout mettre en œuvre pour qu'« ils » la ferment, par quelques gestes, quelques regards ou quelques mots, par une façon de la « donner », qui réactivent toutes les inhibitions, les peurs, les docilités intériorisées. Tu peux t'essayer au spectacle qui relève la conscience et ne jouer qu'à répéter le monde moins sa révolution. Tu peux te proposer d'élever cette conscience en programmant des spectacles de haute culture et oublier de prendre en compte l'expérience profonde du véritable acteur culturel, le peuple. Tu peux mettre en place un atelier pour faire et penser la politique et confier le soin de faire et de penser aux experts, aux ex-pairs, qui se feront chantres d'une bonne parole, d'un prêt-à-penser évidemment « dans le bon sens » masquant grâce à l'assentiment de tous qu'on s'est en réalité empêché de penser, d'inventer.

À l'école, ton travail est une succession morcelée de tâches. L'école t'enseigne des fragments. Tu y apprends une miette d'anglais pendant une heure, puis une miette de maths, puis une miette d'histoire... Une sorte de taylorisme du savoir. L'école te prépare à exécuter des tâches morcelées, celles que les entreprises te demanderont d'exécuter.

Tout comme pour le capitalisme libéral, le travail sert à produire : l'homme au travail est un instrument de production de marchandises ou de services vendables sur le marché. Alors que l'art, les sciences et la philosophie supposent le loisir, c'est-à-dire la suspension de l'obligation de résultats. Leur apprentissage exige d'en passer par le doute, l'incertitude, le tâtonnement, le brouillonement, le bouillonnement. Lorsqu'à l'école, on désigne les tâches comme des devoirs, les

essais pour voir et les dissidences de pensée comme des fautes, c'est au développement des aptitudes créatrices et du sens critique qu'on s'en prend. Mais nous, dans nos meetings de gauche, dans nos débats de gauche, dans nos forums de gauche, dans nos fêtes et festivals de gauche, faisons-nous vraiment autre chose, utilisons-nous autre chose que les « outils du maître » ? Savons-nous provoquer les écarts à la norme, les décalages effervescents, les insolences de l'esprit, savons-nous déclencher le potentiel créateur de l'autre, de tous les autres, donc de soi-même... dans tous les champs y compris ceux où l'on n'est pas « expert » ? Avons-nous suffisamment travaillé, approfondi, théorisé, l'art du contrepied, l'art de la pédagogie ? Avons-nous vraiment pris au sérieux les véritables chercheurs es intelligence que sont les mouvements d'éducation nouvelle ou bien nous en remettons-nous encore aux vieilles lunes universitaires qui dénaturent leurs propres recherches en présentant les savoirs comme évidences coupées des processus qui les ont fait naître.

Pour le libéralisme, quand l'Homme s'instaure sujet de son travail, son véritable artisan et son créateur, auteur de sa pensée, il faut écraser cette pensée qui s'émancipe : d'où la suppression des crédits de recherche, la destruction du statut des intermittents du spectacle. Pas seulement pour faire des économies, mais aussi pour décérébrer. Pire, les chercheurs eux-mêmes, les artistes eux-mêmes, sont aussi les artisans inconscients du décervelage, quand ils parlent à la place, font à la place, présentent leur recherche ou leur création comme une évidence, une vérité inspirée du ciel et non le fruit d'un processus, quand ils oublient de livrer leurs clefs.

Voilà. Le chantier est immense pour celles et ceux qui, quelle que soit leur fonction dans le champ social, politique et culturel, sont convaincus qu'il n'est de culture que partagée, non pas entre le peuple et ses experts, mais entre tous, nous tous. L'enjeu c'est de s'apprendre à construire ensemble ces outils qui agrandissent le cœur et l'esprit dans cette aventure d'utopie au quotidien, de résistance positive, d'invention humaine.

Ce texte a été écrit pour le forum participatif du FITA à Grenoble : « Relations tumultueuses entre Art et Social » en utilisant des fragments de textes précédemment écrits dans la revue *Soleils & Cendres* ou lors de manifestations comme « La parole à prendre » (théâtre Prémol, 2002), les grèves pour sauver la retraite par répartition (mai, juin 2003), les actions contre le CPE (2006) divers textes du GFEN Rhône-Alpes et un du GFEN Perpignan rédigé par Jean-Louis Cordonnier, ainsi que l'introduction du stage « Dans les marges du nouveau s'invente » organisé par le GFEN Rhône-Alpes en avril 2004.

Ce stage a permis à 33 personnes de réfléchir, à partir de tous ces « matins bruns » qui se préparent ou se vivent déjà ici et là, non seulement aux outils nécessaires pour inventer cet autre monde possible auquel nous aspirons, mais aussi à comment les faire partager aux organisations, structures et citoyens qui veulent une société plus juste et plus équitable...